

ENTRETIEN

“LE COLLECTIF LIBÈRE NOTRE PUISSANCE D’AGIR”

Aujourd’hui, c’est pour composer avec un futur incertain que nous avons le plus besoin de bravoure. Pour **Miguel Benasayag**, philosophe et psychanalyste, seule l’expérimentation commune peut nous donner la force de résister à l’adversité. Et de retrousser nos manches.

Propos recueillis par **Stéphanie Torre**

Psychologies : Dans notre époque extrêmement troublée, notre plus grand défi, selon vous, est de trouver le courage de vivre et d’agir « sans connaître la fin du film »...

Qu’est-ce que cela signifie ?

M.B. : Durant plusieurs décennies, en Occident, la logique a été la suivante : l’homme n’ignorait rien, il ne « savait pas encore ». L’univers était certes un continent noir, mais le phare de la connaissance, pensait-on, allait finir par l’éclairer. Or l’époque qui s’ouvre brise inexorablement ce mythe de la modernité : nous devons désormais composer avec l’incertitude, c’est-à-dire avec un futur dont on ne sait rien. Nous ne voyons aucun horizon de dépassement des problèmes centraux qui menacent la société, et c’est une cassure profonde dans notre façon de penser. C’était très différent dans les années 1970.

En Argentine, par exemple, malgré la dictature et l’horreur de la réalité [Miguel Benasayag y a été torturé et emprisonné, ndlr], il y avait, chez beaucoup, une certitude qu’il pouvait y avoir une autre voie possible. Aujourd’hui, dans bien des parties du monde, cet espoir n’existe pas ou plus.

C’est donc la peur qui domine ?

M.B. : Non seulement nous faisons face à un noyau obscur non questionnable, mais nous ne savons pas comment nous en débrouiller hors du populisme, du fanatisme, de la haine. Et c’est à nous qu’il revient de définir de nouvelles valeurs, d’inventer de nouvelles façons d’agir et de penser sans savoir si, à terme, nous y parviendrons. Tout cela suscite évidemment des interrogations très angoissantes. Mais l’action est un remède à la peur.

MARIA SVARBOVA



Agir localement pour l’écologie, l’éducation populaire, la solidarité, c’est déjà ce que font nombre de militants partout sur la planète. Sont-ils des exemples à suivre ?

M.B. : S’ils sont dans une posture qui ne vise ni à affronter ni à désirer le pouvoir, mais sont, au-delà, dans une dimension qui les engage dans des expériences locales et dans un décrochement des

croyances de la civilisation capitaliste, alors oui. En France, en Italie, au Brésil, je constate des expériences très intéressantes qui assument la complexité de notre époque et fonctionnent plutôt bien. Je pense à des coopératives de quartier, par exemple, qui, au nom de la restauration du tissu social, font preuve de beaucoup de créativité et d’imagination pour nous « désautomatiser », ou plutôt nous « réhumaniser ». >>

>> **Nous aspirons tous à vivre dans un monde plus juste, moins terrifiant. Alors pourquoi sommes-nous si peu enclins à retrousser nos manches ?**

M.B. : Le problème est que, pris dans le désespoir face à ce qui nous dépasse, nous imaginons souvent que la seule issue possible est la fuite individuelle. Nous ne cherchons pas à changer le monde, mais notre propre existence. Nous sommes donc ensemble, mais seuls. Et livrés à nos angoisses. Si nous étions collectivement engagés dans un processus de changement, l'humanité ne pourrait qu'y gagner. Mais il faut laisser le temps au temps. Pour l'heure, la question d'un renversement du système est invisibilisée. Mais peut-être de nouvelles créations deviendront-elles possibles lorsque nous cesserons de nous demander que faire dans cette situation, comme si nous pouvions la maîtriser... Il s'agit, avant tout, d'admettre que nous sommes au cœur de la problématique, de nous penser à l'intérieur du paysage et pas en dehors, pour imaginer d'autres solutions...

Vous disiez tout à l'heure que l'action est un remède à la peur. De quelle manière ?

M.B. : J'ai beaucoup travaillé sur le plan psychologique et neurophysiologique pour comprendre pourquoi les informations qui nous sont fournies désormais en flux continu, loin de nous engager à l'action, provoquent un effet de repli ou de sidération. Et j'ai saisi alors toute la différence qui existe entre la compréhension et l'expérimentation. C'est quand notre corps est interpellé par une situation, lorsqu'il est engagé réellement, que l'on peut trouver les ressources pour transformer la réalité en mobilisant une sorte d'élan vital. Les artistes, les sportifs, les chercheurs, les amants abolissent cette division entre l'esprit et le corps. Ils devraient nous inspirer.



MIGUEL BENASAYAG
Né à Buenos Aires, en Argentine, ancien résistant guévariste, il est philosophe et psychanalyste. Il a publié, entre autres, *Fonctionner ou exister ?* (Le Pommier) et *Résister, c'est créer*, avec Florence Aubenas (La Découverte). À paraître : *La Tyrannie des algorithmes* (Textuel, 128 p., 15 €, en librairies le 23 octobre).

En ce sens, la digitalisation galopante pourrait donc être un obstacle supplémentaire à notre capacité d'agir ?

M.B. : Ce n'est pas l'outil numérique qu'il faut condamner, plutôt l'utilisation qui souvent en est faite. Mais il est vrai que la virtualisation quotidienne de nos vies contribue dans une certaine mesure à notre sentiment d'impuissance. Derrière nos écrans, nous ne sommes que spectateurs du monde, aucunement acteurs. Or, dès que l'on engage notre être dans l'expérimentation, quel que soit le domaine, la recherche ou le développement durable par exemple, on le sent profondément : l'espoir se développe peu à peu. Et c'est un espoir immanent, qui n'a pas besoin de promesse pour se maintenir.

Bonne nouvelle ! Nous ne sommes donc pas condamnés au déclin...

M.B. : Dans les expérimentations concrètes qu'ils mènent, certains le sentent déjà : ce n'est pas dans la recherche de bonheur individuel à coups de méthode Coué que se trouve notre salut. C'est en agissant ensemble, chacun à notre niveau, que nous nous éveillons et que nous pouvons faire advenir d'autres possibles, d'autres rapports, d'autres façons de vivre qui nous éloignent de la fatalité.

Concrètement, comment libérer la puissance d'agir des gens ?

M.B. : Il faut les y inviter ! Quand on est parvenu soi-même à expérimenter cette non-fatalité, il faut en parler et proposer aux autres de se joindre au mouvement. C'est notre défi ! Car la puissance d'agir se puise toujours dans le collectif. Ensemble, explorons et accumulons les nouvelles expériences. Passons du « devoir être » au « devoir faire ». Nous n'avons plus le luxe de nous demander : « Comment éviter le désastre écologique, démographique, économique... ? »

“Dès que l'on engage notre être dans l'expérimentation, quel que soit le domaine, l'espoir se développe peu à peu”

Pour éviter la catastrophe, il ne s'agit pas de s'attaquer frontalement à elle, mais d'expérimenter de nouvelles possibilités tous ensemble. Sans attendre l'avènement d'un nouveau leader charismatique. Et cela implique quelque chose de très difficile et que l'on ne peut pas faire seul : accepter d'être dans le non-savoir, assumer qu'il y ait de l'inconnu, de l'incertitude. Je comprends très bien que beaucoup d'entre nous se réfugient dans la quête du bonheur personnel et la psychologie positive... Mais pour affronter les défis de l'époque, rien ne peut véritablement se faire à l'échelle individuelle. C'est en se liant aux autres, dans un pari commun, que l'on peut essayer de s'aider mutuellement à affronter les difficultés. Même si nous ne pouvons prévoir les résultats de nos actes, parce que ceux-ci cohabitent avec un tas d'autres facteurs humains ou non humains.

Cela nécessite de cultiver une certaine humilité...

M.B. : Exactement. Mais ne pas être prétentieux ne signifie pas qu'il faille se résoudre à l'immobilisme. Au contraire. Il est question d'agir en s'ouvrant aux autres, avec patience, dans une humilité joyeuse ; sans chercher à être héroïque, viril et conquérant, mais en apprivoisant le monde tel qu'il se présente. Il est l'heure d'envisager l'hypothèse d'une composition où l'homme n'apparaîtrait plus en deus ex machina pour nouer et dénouer les situations, sans pour autant céder sur l'impossible. Un autre avenir, un nouveau paradigme peut être envisagé, dans lequel nous pourrions faire l'apprentissage d'une véritable cohabitation avec la nature et la complexité du monde. Pour continuer d'exister tous ensemble... malgré tout.

L'EXTRAIT

QUAND JAURÈS PARLAIT AUX LYCÉENS

« Le courage pour vous tous, courage de toutes les heures, c'est de supporter sans fléchir les épreuves de tout ordre, physiques et morales, que prodigue la vie [...], c'est de ne pas livrer sa volonté au hasard des impressions et des forces ; c'est de garder dans les lassitudes inévitables l'habitude du travail et de l'action. Le courage dans le désordre infini de la vie qui nous sollicite de toutes parts, c'est de choisir un métier et de le bien faire [...], c'est d'être tout ensemble et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe. Le courage, c'est de comprendre sa propre vie, de la préciser, de l'approfondir, de l'établir et de la coordonner cependant à la vie générale. Le courage, c'est de surveiller exactement sa machine à filer ou tisser, pour qu'aucun fil ne se casse, et de préparer cependant un ordre social plus vaste et plus fraternel [...]. Le courage, c'est de dominer ses propres fautes, d'en souffrir, mais de n'en pas être accablé et de continuer son chemin [...], c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille ; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense. Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques. »

Extrait du « Discours à la jeunesse » que Jean Jaurès, alors député socialiste et vice-président de la Chambre des députés, prononce le 30 juillet 1903 au lycée d'Albi, dans le Tarn.